ÉNONCIATION, ARGUMENTATION ET SENS: ENTRETIEN¹ AVEC MARION CAREL²

Lauro Gomes³

Lauro Gomes (LG): Nous savons que la Théorie de la Polyphonie, proposée par Oswald Ducrot (1984), a été mise à jour par la Théorie Argumentative de la Polyphonie et, plus récemment, a reçu de nouvelles directions dans les recherches que vous développez avec Dinah Ribard. Pourriez-vous nous rappeler brièvement en quoi consistent ces différentes mises à jour ?

Marion Carel (MC): En 1984, lorsqu'il publie en France *Le Dire et le Dit*, Ducrot accompagne sa Théorie de la Polyphonie d'une vision très banale du contenu. Ce que le locuteur introduit dans le discours, ce qu'il énonce, ce sont, selon Ducrot, des "propositions". Plus tard, il construira, avec Jean-Claude Anscombre, la Théorie des Topoi et il remplacera les propositions par des "topoi", c'est-à-dire des indications argumentatives, et non plus véritatives – il en va ainsi, par exemple, dans l'article de 1995 de Ducrot, "Pour une description non véritative du langage", qui se trouve sur le site semantics.hypotheses.org où sont collectés tous les travaux de sémantique argumentative, argentins, brésiliens, espagnols, français, japonais, ... Au moment de ce changement d'analyse, Ducrot ne se posera cependant pas la question de savoir si la Théorie de la Polyphonie, ses outils, ses notions, sont bien compatibles avec son point de vue argumentatif sur le contenu énoncé. C'est à cette question

¹ Cet entretien, dont les questions ont été posées par l'enquêteur, s'est déroulé par écrit, par mail; et les réponses ont été reçues le 31 août 2020.

² Linguiste, directrice d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) à Paris, spécialiste en sémantique, en études argumentatives et énonciatives. Ses recherches s'inscrivent dans le cadre de la Sémantique Argumentative et développent la Théorie des Blocs Sémantiques (TBS) fondée sur sa thèse de doctorat (1992). Elle est l'organisatrice des livres *Les facettes du dire. Hommage à Oswald Ducrot* (2002) et *Argumentation et polyphonie. De Saint Augustin à Robbe-Grillet* (2012); coauteure du livre *La semántica argumentativa: una introducción a la Teoría de los Bloques Semánticos* (2005) et auteure du livre *L'Entrelacement argumentatif* (2011) et de nombreux articles scientifiques.

³ Docteur en linguistique de la *Pontificia Universidade Católica do Rio Grande do Sul* (CNPq), après un stage de doctorat (PDSE / CAPES - 2018/2019) à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS, Paris). Il est actuellement professeur dans le cursus de Lettres à l'*Universidade de Passo Fundo* (UPF) et professeur substitut, dans le domaine de la langue portugaise, à l'*Instituto Federal de Educação, Ciência e Tecnologia do Rio Grande do Sul* (IFRS - Osório). Il est membre de la Commission scientifique et stratégique sur la sémantique et la pragmatique de l'Association brésilienne de linguistique (ABRALIN).

qu’a voulu répondre la Théorie Argumentative de la Polyphonie (TAP): cette dernière a été dite “argumentative” parce que la signification lexicale y était supposée purement argumentative, et qu’il fallait tenir compte de cela. Nous avons été conduits à reconstruire de grands pans de la Théorie de la Polyphonie, et, parfois, finalement, tout à fait indépendamment de la question de la nature de la signification lexicale. Je donne trois exemples de ces changements. Les deux premiers n’engagent pas la nature de la signification, argumentative ou propositionnelle; le troisième, le plus important, a par contre été inspiré par la nature argumentative du lexique.

Le premier changement, la première mise à jour, concerne la notion d’acteur parlant. Chronologiquement, cette notion est la plus récemment introduite. Elle provient, non pas de mes travaux avec Ducrot ou avec Lescano, mais de ceux que je mène actuellement avec Dinah Ribard. Nous l’avons introduite, je le répète, pour des raisons tout à fait indépendantes de la nature des contenus, argumentative ou propositionnelle.

Ducrot distinguait, en 1984, sujet parlant et locuteur. Le sujet parlant est celui qui choisit les mots et matérialise le discours, en le prononçant ou en l’écrivant. Le locuteur est celui que l’énoncé se donne pour responsable et qui, en particulier, est désigné par la première personne. Cette différence est rendue nécessaire par des exemples comme l’énoncé *j’ai été gravée par X*, inscrit sur une pierre tombale: ici le sujet parlant est vraisemblablement X, ou un membre de son atelier, tandis que le locuteur est la pierre tombale.

Dinah Ribard et moi-même ne remettons pas en cause cette distinction; ce que nous défendons, c’est qu’elle n’est pas utile pour nos recherches qui concernent l’action, dans le monde, avec les mots. Celui qui, dans le monde, agit immédiatement avec des mots (le responsable de l’acte illocutoire dirait Austin) n’est pas toujours le sujet parlant (le responsable de l’acte locutoire). Ainsi les lettres de cachet, par lesquelles le roi de France agissait sous l’Ancien Régime, n’étaient pas écrites manuellement par lui – on s’en doute – mais elles n’étaient pas non plus dictées par lui. C’était un ministre qui “faisait parler le roi” – de sorte que l’on trouve, par exemple dans les mémoires de Bussy Rabutin (il vivait au XVII^{ème} siècle), des commentaires sur le fait que tel ministre fait bien parler le roi ou au contraire le fait mal parler. Le roi était acteur parlant mais il n’était pas sujet parlant; il agissait avec des mots qu’il ne prétendait pas avoir choisis. De la même manière, les hommes politiques actuels agissent avec les mots, discours après discours, sans avoir toujours, eux non plus, choisis les mots de leurs discours – ils ont des “plumes”, surtout lorsque, c’est un

paradoxe, leur action est politiquement importante. Ils sont acteurs parlants sans être tout à fait sujets parlants; ils prononcent leurs discours, mais ils lisent un texte qu'ils n'ont pas écrit.

L'opposition fondamentale est alors, selon Dinah Ribard et moi, entre acteur parlant et locuteur, et non, comme le supposait Ducrot, entre sujet parlant et locuteur. Si on reprend l'exemple de la pierre tombale et l'inscription *j'ai été gravée par X*, le locuteur est la pierre tombale et, nous en convenons, le sujet parlant est vraisemblablement X. Mais la question importante n'est pas celle-là: la question importante est de savoir qui agit avec ces mots, X lui-même signant en quelque sorte son œuvre, ou la famille éplorée faisant savoir qu'elle a eu recours aux services de X. La notion importante est celle d'acteur parlant et la différence fondamentale à faire est entre le locuteur et l'acteur parlant. On peut agir avec un énoncé dont, ouvertement, on n'est pas le locuteur.

Je passe à mon deuxième exemple, au deuxième changement effectué à l'intérieur de la Théorie de la Polyphonie. Comme le premier, il n'engage pas la question de la nature des contenus, argumentative ou propositionnelle. Il touche cependant un peu plus profondément l'équilibre général de la Théorie de la Polyphonie – même s'il peut sembler constituer, comme Ducrot et moi le disions dans notre article de 2009, une simple “mise au point”. Il s'agit de la différence à faire entre la fonction textuelle d'un contenu et le ton sur lequel il est dit. Cette différence repose sur le phénomène d'autorité polyphonique que Ducrot présente dans *Le Dire et le Dit*.

Je rappelle le phénomène. Il est possible de dire *Pierre pense qu'il va faire beau, allons pique-niquer* sans attribuer aucune autorité météorologique à Pierre. Le locuteur ne donne pas alors au contenu [il va faire beau] la propriété d'avoir été soutenu par quelqu'un en qui on peut avoir confiance en matière de prévision météorologique. Le locuteur utilise directement le contenu [il va faire beau], il y articule son discours tout comme s'il avait dit *je pense qu'il va faire beau, allons pique-niquer*. La différence est seulement une différence de ton. Le locuteur de *je pense que...* s'engage dans son énonciation, le locuteur de *Pierre pense que...* parle “à travers Pierre”. Il est possible d'utiliser un contenu, de lui donner un rôle de premier plan, d'y articuler la suite de son discours, tout en ne se donnant pas comme la source, le garant de ce contenu. Il faut distinguer le rôle que le contenu a dans le texte, ce que nous avons appelé sa fonction textuelle, et le ton sur lequel il est dit.

Je peux passer maintenant au troisième changement que nous avons effectué à l'intérieur de la Théorie de la Polyphonie, le plus radical. Il est relatif à la description de ces “tons” sur lesquels les contenus sont dits et a consisté à abandonner la notion d'énonciateur

qu'utilisait jusque là Ducrot. J'insiste: il ne s'agissait pas de nier le phénomène dont les énonciateurs cherchent à rendre compte, bien au contraire, mais d'abandonner l'outil descriptif que constitue la notion d'énonciateur. C'est cette fois une difficulté relative à la nature argumentative de la signification qui nous a conduits à ce bouleversement.

Ducrot, on s'en souvient, reconnaît tout à fait ce que sa notion d'énonciateur doit à la notion de sujet modal de Bally. Le locuteur de *Pierre pense qu'il va faire beau, allons pique-niquer* mettrait en scène un énonciateur selon qui il va faire beau et qu'il assimilerait à Pierre ; le locuteur de *je pense qu'il va faire beau, allons pique-niquer* mettrait en scène le même énonciateur mais l'assimilerait à lui-même. De manière générale, nos énoncés cristalliseraient des dialogues entre les points de vue de divers sujets. Dans son article de 1986 "Charles Bally et la pragmatique", Ducrot donne l'exemple de l'énoncé complexe *Quand on est malade, les fruits les plus délicieux semblent insipides* dont le locuteur mettrait en scène la confrontation de deux énonciateurs: à propos d'un même objet (un fruit), un énonciateur, malade, le dirait insipide tandis qu'un énonciateur bien portant le dirait délicieux. On peut donner d'autres exemples. Le locuteur de *selon mes bons étudiants, le sujet d'examen était faisable mais, selon les autres, il était impossible* confronterait les points de vue de deux énonciateurs: l'un, assimilé aux bons étudiants, qui aurait sur le sujet d'examen le point de vue qu'il était faisable tandis que l'autre, assimilé aux moins bons étudiants, qui aurait, sur le même objet, le point de vue opposé.

Mais qu'est-ce qu'un énonciateur assimilé à un malade, qu'est-ce qu'un énonciateur assimilé aux bons étudiants? Qu'est-ce qu'un malade? Qu'est-ce qu'un bon étudiant? Ducrot semble admettre qu'en matière d'énonciation, les mots redeviennent descriptifs: dans *Pierre est un bon étudiant*, l'expression *bon étudiant* aurait un sens argumentatif; dans *selon mes bons étudiants*, ... la même expression aurait un sens descriptif permettant d'isoler un groupe d'étudiants. La Théorie de la Polyphonie demande d'adopter un point de vue argumentatif faible sur la signification lexicale: cette dernière contiendrait des indications argumentatives mais également des indications descriptives, en particulier mobilisées par l'énonciation. Un argumentativiste, pour qui la signification est uniquement argumentative, doit abandonner la Théorie de la Polyphonie.

Est-ce à dire que seuls les argumentativistes doivent abandonner la Théorie de la Polyphonie? A y regarder de plus près, la réponse est non. La difficulté précédente tient au fait que la Théorie de la Polyphonie n'a pas suffisamment pris ses distances avec la notion de sujet modal. Ses énonciateurs gardent trop de propriétés des êtres du monde capables de

pensées qui intéressaient Bally. Or, le projet a changé. Ducrot ne défend pas que que parler consiste à communiquer des pensées – contrairement à Bally, Ducrot n’est pas cognitiviste. Ducrot s’intéresse à la posture énonciative du locuteur. Et, de ce point de vue, il n’y a pas à distinguer les tons sur lesquels le contenu [il va faire beau] est dit par les locuteurs de *Pierre pense qu’il va faire beau, allons pique niquer* et de *Marie pense qu’il va faire beau, allons pique niquer*. Dans les deux cas, les locuteurs font entendre une subjectivité autre que la leur, qu’importe qu’il s’agisse de Pierre ou de Marie.

C’est ce que la Théorie Argumentative de la Polyphonie propose en limitant le nombre de tons sur lequel un contenu peut être introduit. Il n’y en a pas autant que d’énonciateurs individuels possibles. Il n’y en a que quelques uns, principalement ceux que nous avons appelé le mode du conçu, le mode du trouvé, et le mode du reçu. Le mode du conçu est celui dans lequel le locuteur s’engage, il correspond à l’énonciation discursive de Benveniste; le mode du trouvé est celui dans laquelle locuteur se désengage au profit des faits, il correspond à l’énonciation historique de Benveniste; et enfin le mode du reçu, celui qu’a découvert Ducrot, est celui dans lequel le locuteur se désengage au profit d’une subjectivité autre que la sienne: c’est celui sur lequel le locuteur de *Pierre pense qu’il va faire beau, allons pique-niquer* introduit [il va faire beau]. Il faut abandonner Bally pour Benveniste.

LG: Dans le cadre de la Théorie de la Polyphonie, Ducrot (1984) a soutenu la thèse selon laquelle «le sens d’un énoncé est une description de son énonciation». Actuellement, vous soutenez également que «le sens d’une période argumentative comporte une description de son énonciation». Pourriez-vous préciser – ce serait important pour nos intérêts de recherche – dans quelle mesure les théorisations de Charles Bally, d’Émile Benveniste et d’Austin, sur l’énonciation, apparaissent dans cette thèse fondamentale de la sémantique argumentative ?

MC: J’ai longtemps été confuse sur ce point, d’une part parce que je ne faisais pas bien attention à l’adjectif possessif “son” dans le slogan de Ducrot, d’autre part parce que le mot “énonciation” est lui-même ambigu. Commençons par le mot “énonciation”.

Par “énonciation”, on peut d’abord renvoyer au phénomène de matérialisation de la langue, au cours duquel des mots sont choisis et prononcés ou écrits. C’est le sens que le mot “énonciation” a dans l’expression “situation d’énonciation”: la situation d’énonciation est la

situation dans laquelle est apparu matériellement l'énoncé étudié. Lorsque nous voulons renvoyer à ce sens, Dinah Ribard et moi parlons d'énonciation "actuelle", ou "matérielle".

C'est un tout autre sens que Benveniste donne à "énonciation" lorsqu'il parle d'énonciation historique et d'énonciation discursive. Ce qui change de l'une à l'autre, ce n'est pas la manière dont l'énoncé est prononcé ou écrit. Ce qui change, c'est le ton du locuteur, son engagement dans ce qu'il dit, sa posture vis-à-vis des contenus qu'il a introduits. Dinah et moi parlons alors d'énonciation linguistique.

Pour répondre rapidement à la deuxième partie de votre question, je dirai que ce qui intéresse Bally et Benveniste, c'est l'énonciation linguistique, alors que ce qui intéresse Austin, c'est l'énonciation matérielle. L'opposition est particulièrement nette entre Bally et Austin car Bally voit la parole comme une communication de pensées. Lorsqu'une servante dit à sa maîtresse *Un monsieur veut parler à Madame*, il est communiqué que le monsieur en question (sujet modal) a le désir (verbe modal) d'une conversation avec la maîtresse (dictum): qu'importe le moyen matériel par lequel cette pensée est communiquée, qu'importe l'intermédiaire de la servante. Pour Austin par contre, l'acte locutoire est fondamental: c'est lui qui s'analyse en ordre, promesse, ou encore menace – de sorte qu'il analyserait vraisemblablement l'énoncé de la servante comme une assertion de cette dernière sur le monsieur, et non comme la communication d'une pensée du monsieur à propos d'une conversation avec la maîtresse. Pour Benveniste, la situation est moins claire puisque, d'une part, l'opposition entre énonciation historique et énonciation discursive concerne l'énonciation linguistique, mais que, d'autre part, s'intéressant aux déictiques, il s'intéresse à la situation d'énonciation, c'est-à-dire, cette fois, à l'énonciation matérielle.

Qu'en était-il maintenant dans le cadre de la Théorie de la Polyphonie et qu'en est-il dans le cadre de la Théorie Argumentative de la Polyphonie?

Le slogan de Ducrot "le sens d'un énoncé est une description de son énonciation" signifie que l'énonciation linguistique est une description de l'énonciation matérielle. En effet, le sens d'un énoncé est constitué de l'énonciation linguistique – Ducrot reprend Bally; et par ailleurs l'adjectif possessif "son" fait allusion à l'énoncé : "son énonciation", c'est l'énonciation de l'énoncé, c'est-à-dire l'énonciation matérielle. Ce que propose la Théorie de la Polyphonie, c'est d'utiliser Bally pour répondre au problème d'Austin.

Pour ma part, je me suis longtemps intéressée à la seule énonciation linguistique et je n'aurais pas dû reprendre le slogan de Ducrot, en particulier l'emploi de l'adjectif possessif "son". Ce que j'aurais dû dire, c'est que le sens d'une période argumentative contient

l'énonciation linguistique *du locuteur* – et non une description de l'énonciation matérielle *de l'énoncé*.

Ainsi remanié, ce slogan a une conséquence importante sur la Théorie Argumentative de la Polyphonie. Car dire que l'énonciation linguistique appartient au sens, dire que le locuteur décrit linguistiquement sa propre activité, c'est en effet donner à l'énonciation linguistique le même statut qu'au contenu. Dans un article de 2014, Ducrot et moi avons alors décidé de ne plus faire de différence de nature entre l'énonciation linguistique et le contenu: nous avons admis que tous les deux sont argumentatifs et sont à décrire par des enchaînements argumentatifs. Imaginons par exemple que l'énoncé *moi, je trouve que Pierre a tort* réponde à un interlocuteur défendant Pierre. Son contenu apparaît sur le mode du conçu. Mais comment définir l'engagement du locuteur? Je dirai maintenant que le mode est celui du conçu en cela que l'énonciation linguistique peut être paraphrasée par un enchaînement qui comporte un *je dis*, par exemple ici *malgré ce que tu me dis, je dis que Pierre a tort*. Le mode du conçu est un mode sous lequel le locuteur communique *je dis*.

Je rejoins ce faisant Benveniste, puisque la paraphrase fait apparaître la présence d'un *je* dans l'énonciation discursive. On pourrait pousser plus loin le parallèle et défendre que l'énoncé *moi je trouve que Pierre a tort* évoque plus précisément *malgré ce que tu me dis, je te dis que Pierre a tort* et fait ainsi apparaître un *je te dis*. Le mode du conçu serait un mode sous lequel le locuteur communiquerait *je te dis*. On notera cependant une différence avec l'énonciation discursive de Benveniste. Pour relever du mode du conçu, l'énonciation linguistique doit introduire un *je*, éventuellement un *tu*, mais aussi un *dire*. Le locuteur doit se décrire en train de dire.

On voit, j'espère, le tournant. La Théorie Argumentative de la Polyphonie était, au départ, une théorie de l'énonciation qui devait être adaptée à des contenus argumentatifs. C'est en cela qu'elle était argumentative. Elle est devenue une théorie qui traite argumentativement de l'énonciation. Je rejoins ce faisant les travaux actuels de María Marta García Negroni qui décrit certains phénomènes énonciatifs de l'espagnol par des argumentations. La Théorie Argumentative de la Polyphonie traite argumentativement la polyphonie.

Je reviens maintenant sur l'énonciation matérielle. Mes intérêts ont évolué et mon travail avec Dinah Ribard concerne également l'énonciation matérielle. Je me cantonnerai cependant toujours à la version remaniée du slogan de Ducrot, à savoir "le sens de l'énoncé contient l'énonciation linguistique du locuteur". Non plus par désintérêt pour l'énonciation

matérielle mais parce que les relations entre l'énonciation matérielle et l'énonciation linguistique me semblent plus compliquées que ne le présume le slogan de Ducrot. J'admets, certes, que parler peut consister, pour un acteur parlant, à sortir de l'univers linguistique pour agir dans un monde constitué à la fois d'actions avec les mots et d'actions indépendantes de la langue. Dans ce cas là, Dinah Ribard et moi disons, avec Ducrot, que l'énonciation linguistique dévoile la nature de l'énonciation matérielle. Nous résumons cela en disant que l'acteur parlant s'attribue l'énonciation linguistique. Mais tel n'est pas toujours le cas. L'acteur parlant ne s'attribue pas toujours l'énonciation linguistique et peut, restant dans l'univers langagier, préférer l'utiliser pour entretenir avec son interlocuteur une discussion, lui répondre, plaisanter, le questionner, assembler des mots d'une manière ou d'une autre, jouer avec eux. Starobinski voit dans les maximes du moraliste classique La Rochefoucauld la trace d'une telle activité et parle à ce propos d'"acte heureux de parler", heureux car l'activité langagière se situe alors hors de notre monde qui, selon La Rochefoucauld, n'est que combats de vanités et d'amours propres. A sa suite, Dinah Ribard et moi soutenons que la parole peut être heureuse et mobiliser l'énonciation linguistique, non pour agir dans le monde hors du domaine des mots, mais pour se maintenir dans celui de la conversation. Nous ne dirons donc pas, comme Ducrot, que l'énonciation linguistique caractérise, dévoile la nature, ou encore constitue l'énonciation matérielle. Parfois, oui, mais pas toujours. Un acteur parlant ne s'attribue pas toujours son énoncé. Il peut s'engager dans la parole heureuse. Le slogan de Ducrot doit être complexifié pour pouvoir tenir compte de ces cas où la parole n'est pas attribuée.

On m'a demandé récemment, c'était bien la première fois qu'on me posait une telle question, quel était pour moi cet extérieur à la langue dans lequel nous agissons lorsque nous nous attribuons nos énoncés, quelles hypothèses je faisais dessus. A vrai dire, je ne crois pas, en tant que linguiste, être obligée à beaucoup d'hypothèses. Ce que j'admets, c'est que parler peut consister à sortir du domaine langagier. Non que l'on prétende alors parler de quelque chose, mais parce que l'on agit alors dans quelque chose d'autre que le domaine du sens, de l'échange de mots, des réponses. Cet extérieur, je fais seulement une hypothèse dessus: c'est qu'il est le domaine où se produit l'énonciation matérielle. Ce que j'admets, c'est que l'énonciation matérielle (je dis bien l'énonciation matérielle, pas l'énonciation linguistique) est extérieure à la langue.

LG: La notion d'*argumentation* est définie dans la sémantique argumentative et dans la rhétorique d'une manière très différente. A partir de cette constatation, je voudrais vous inviter à approfondir, en particulier, les points suivants: (1) les principales différences entre l'*argumentation linguistique* et l'*argumentation rhétorique* et (2) la présence de la pensée saussurienne dans la conception argumentative du langage que vous développez.

MC: La rhétorique s'intéresse aux moyens que le discours nous offre pour persuader un individu du monde, pour lui faire admettre telle ou telle proposition, de manière à ce qu'il agisse dans la direction que nous souhaitons. Parmi ces moyens, il y a, selon la rhétorique, le recours au logos c'est-à-dire à un discours constitué de propositions déjà admises (les arguments) dont la vérité contraindrait à admettre celle d'une nouvelle proposition (la conclusion). Appelons "argumentation rhétorique" un tel discours, constitué d'une famille d'arguments et de leur conclusion. L'emploi du mot *donc* signalerait, selon la rhétorique, une argumentation rhétorique. Ces argumentations rhétoriques pourraient ou non être complètes : il est habituel de dire que *il fait beau donc Pierre est sorti* est une argumentation incomplète car il manque l'argument *quand il fait beau, on sort*. Elles pourraient être ou non valides: *certain linguistes sont scientifiques donc certains linguistes ne le sont pas* est réputée incorrecte. Elles seraient plus ou moins convaincantes: les adolescents sont peu sensibles à *tu as une interrogation sur table demain donc il faut te coucher tôt*.

La sémantique argumentative croise la rhétorique dans son intérêt pour le mot *donc*. Là s'arrête cependant le parallèle car la sémantique argumentative n'analyse pas du tout de la même manière les discours comportant le mot *donc*. L'idée centrale de la sémantique argumentative, l'idée fondatrice de cette approche de la langue, est que l'emploi en langue de *donc* ne repose pas sur l'information apportée par les arguments et partagée par les interlocuteurs; elle n'est pas un moyen de transmettre la vérité des arguments à la conclusion. Anscombe et Ducrot ont multiplié les exemples de ce phénomène. J'en donne un, qui reprend leurs remarques sur *à peine*. Le ministre de l'Intérieur français avait déclaré, après une manifestation nationale de 50 000 personnes, quelque chose comme *cela fait à peine plus d'un manifestant par commune, on voit donc que le mouvement ne prend pas*. Il y a 36 000 communes en France, son calcul était donc tout à fait exact: 50 000 divisé par 36 000 donne pour résultat 1, Mais sa conclusion ne découlait pas de ce calcul. Elle découlait de son emploi de *à peine* qui présentait comme négatif le fait qu'il y ait eu plus d'un manifestant par commune. Si on enlève l'emploi de *à peine*, le discours ne tient plus : **cela fait plus d'un*

manifestant par commune, on voit donc que le mouvement ne prend pas. Son emploi de *donc* repose, non pas sur le fait décrit, mais sur la couleur négative que *à peine* lui donne. La conjonction *donc* ne signale pas la présence d'une argumentation rhétorique; elle ne prend pas en compte l'information apportée; elle n'est pas concernée par la vérité; son emploi dépend de la couleur argumentative de son argument.

De manière positive, la Théorie des Blocs Sémantiques conçoit une argumentation linguistique, un discours qui emploie une conjonction de la famille de *donc*, comme un unique jugement. Dire *la douleur revient donc le mal est important*, c'est dire quelque chose de la douleur, c'est dire *la douleur est chronique* ; dire *c'était dangereux donc Marie a pris des précautions*, c'est dire quelque chose de Marie, c'est dire *Marie a été prudente*. La forme argumentative a la même nature sémantique que la forme sujet/verbe. Elle est seulement plus explicite quant à la nature du prédicat attribué. Elle fait apparaître que ce qui est dit de Marie dans *Marie a été prudente*, ce n'est pas qu'elle a une propriété une, la Prudence, qui serait vraie dans certains cas et fausse dans d'autres. Ce qui est dit de Marie dans *Marie a été prudente*, c'est qu'elle a une propriété argumentative, prendre-des-précautions-à-cause-du-danger, qui n'est pas évaluable en termes de vrai et de faux: même en admettant que l'on puisse observer dans le monde que la situation était dangereuse et que des précautions ont été prises, on ne pourra jamais observer que les précautions étaient une conséquence du danger. Il n'y a pas de Prudence; il y a seulement des Précautions-à-cause-du-danger. Les prédicats de nos jugements sont argumentatifs. Les argumentations linguistiques les explicitent.

En défendant que nos discours sont tous paraphrasables par des argumentations linguistiques, le projet de la sémantique argumentative n'est donc pas de reconnaître au discours un caractère universellement raisonneur et persuasif. L'hypothèse défendue est que nos discours sont paraphrasables par des argumentations linguistiques et ne sont donc que des points de vue. Prendre-des-précautions-à-cause-du-danger est inscrit dans la signification de *prudent*, de sorte que *Marie a été prudente* est paraphrasable par *il y avait un danger donc Marie a pris des précautions*. Etre-important-parce-que-cela-revient est inscrit dans la signification de *chronique* de sorte que *la douleur est chronique* est paraphrasable par *la douleur revient et donc le mal est important*. La signification linguistique d'un mot préfigure les argumentations linguistiques qui paraphraseront les énoncés où il apparaîtra. Les énoncés sont paraphrasables par des argumentations linguistiques, et c'est tout ce que l'on peut dire d'eux: les mots renvoient à d'autres mots.

Le programme de la Théorie des Blocs Sémantiques est-il donc saussurien? Dans son article de 2006, “La sémantique argumentative peut-elle se réclamer de Saussure?”, Ducrot répond oui: la valeur des mots n’est en effet pour nous rien d’autre que leur relation aux autres mots. Dire, comme nous le faisons, que la signification de *prudent* préfigure le prédicat argumentatif Prendre-des-précautions-à-cause-du-danger, c’est seulement mettre le mot *prudent* en relation avec le mot *danger* et le mot *précaution*.

Il me semble cependant qu’une différence doit être faite avec le projet saussurien. Car la sémantique argumentative ne s’intéresse pas au lexique pour lui-même. Elle s’intéresse au lexique pour décrire le discours. Or Saussure plaçait la combinaison des mots à l’intérieur de la parole. Benveniste fait même l’hypothèse explicite que l’étude de la combinaison des mots ne relève pas de l’ordre “sémiotique” de la langue mais d’un nouvel ordre, qu’il appelle “sémantique”. La sémantique argumentative au contraire relie explicitement lexique et discours. La signification lexicale, non seulement contraint le discours (c’est là assez banal), mais elle n’est rien d’autre que cette contrainte sur le discours et sa structure. L’organisation de la langue, le système de la langue, les relations des mots entre eux, ne sont rien d’autre que ce qui structure nos discours, ce qui les constitue en discours. L’intérêt pour le discours est central dans la sémantique argumentative, sa relation à la langue est centrale, constitutive de ce qu’est la langue. Or, cette hypothèse n’est, pour le moins, pas saussurienne.

LG: La théorisation en sémantique argumentative est, en général, basée sur des analyses linguistiques et discursives. Pourriez-vous parler un peu de l’importance de la description et de l’explication des données empiriques pour la construction théorique ? En formulant cette question, je pense avant tout aux jeunes linguistes intéressés à prendre les outils de la Théorie des Blocs Sémantiques pour résoudre les problèmes posés par le texte / discours.

MC: Lorsque j’ai commencé à m’intéresser à la linguistique, il était habituel de construire ses propres exemples. Je n’ai pas perdu cette habitude et, lorsque j’expose l’état actuel de mes recherches, je me réduis souvent à des groupes de mots tels que *la douleur est chronique* ou le sempiternel *Marie a été prudente*. Il en va autrement dans l’ordre de la recherche, où, là, je me penche sur des textes. Pourquoi?

Un des arguments de la linguistique actuelle pour les corpus – et même les gros corpus – est que ce sont là de vrais exemples, des faits, des données empiriques, et non des

inventions fabriquées pour soutenir une certaine vision de la langue. Mais ce caractère n'est pas la raison pour laquelle je trouve l'analyse d'exemples réels importante. Je ne nie pas que ces exemples soient des données pour la linguistique en ce sens que nous, linguistes, les lisons ou les entendons. Mais cela ne m'intéresse pas.

Ce que les exemples réels ont, selon moi, d'utile, c'est leur cotexte qui permet de les comprendre pleinement – le recours à de gros corpus empêche de tenir compte de ce cotexte de sorte que, pour moi, de telles données perdent beaucoup de leur intérêt. Or seule cette compréhension fine permet de remettre en cause ce en quoi on croyait. Je ne veux pas dire par là, je le répète, que cela permet d'être objectif: je ne pense pas qu'on puisse l'être, ne serait-ce que parce que nos articles sont écrits dans une langue naturelle qui est toujours, inmanquablement, argumentative. La linguistique est une science humaine, et c'est bien cela qui est intéressant. L'objectivité n'est pas le problème.

Ce dont la compréhension fine nous protège, ce sont des évidences; ce qu'elle nous permet, c'est de les remettre en cause, de discuter, non pas le point de vue que l'on cherche à former et qui lui, au contraire, doit être poussé jusqu'au bout, mais de discuter ce que l'école nous a appris lorsque nous étions petits. Frege, le grand philosophe mathématicien à l'origine de la logique mathématique contemporaine, Frege avait pour sujet de recherche les nombres: il se demandait ce qu'était un nombre – dure question, on a même du mal à se la poser. Après la publication du premier tome de sa grande œuvre, Russell lui a écrit et lui a démontré que sa vision entraînait un paradoxe. Cela a totalement arrêté les études de Frege, il devait avoir une cinquantaine d'années, ainsi que ses publications: le tome suivant, si je ne me trompe, n'est jamais sorti. Des années plus tard, Frege, revenant sur ses travaux, écrivait que son erreur avait été de garder sur les nombres le point de vue "des petits enfants". L'intérêt des exemples en linguistique est qu'ils nous fournissent la possibilité d'abandonner le point de vue "des petits enfants".

LG: Pourriez-vous nous parler de vos problèmes de recherche actuels dans le cadre de la Théorie des Blocs Sémantiques? Je pense, en particulier, aux questions liées au «décodage argumentatif» et à «l'interprétation argumentative».

MC: Mes analyses linguistiques ont toujours concerné l'entrelacement, que ce soit la prédication – c'est-à-dire les rapports entre le verbe et le sujet mais aussi entre le verbe et ses

compléments – ou maintenant la structure textuelle. Comment, à partir de la signification des termes, est construit le sens? Telle a toujours été la question qui m’a intéressée.

Depuis quelques temps, je m’intéresse au fait qu’il existe deux procédures assez différentes de détermination du sens, que j’appelle le décodage argumentatif et l’interprétation argumentative. Mais pour aller plus loin, il me faut donner une précision sur le sens argumentatif, tel que je le conçois.

Nos énoncés, nous venons d’en parler, sont paraphrasables selon moi par des argumentations linguistiques, ce que nous appelons des “enchaînements argumentatifs”. Ces enchaînements sont composés de deux propositions, reliées par une conjonction du type de *donc* ou du type de *pourtant* – mettre ainsi en parallèle *pourtant* et *donc* est un élargissement fait par la Théorie des Blocs Sémantiques. Cependant, la donnée de tels enchaînements ne suffit pas tout à fait pour décrire le sens car les enchaînements sont un peu ambigus: ce que j’ai appelé précédemment leur prédicat argumentatif, que l’on peut voir aussi comme leur structure, leur moule, leur schéma, n’est pas toujours explicite. Par exemple, l’enchaînement *son chat l’a mordu donc Marie a crié* peut dire de Marie qu’elle a crié de douleur ou qu’elle a été surprise. Dans le premier cas, *être mordu* veut dire *avoir mal* et l’enchaînement a pour structure AVOIR MAL DC CRIER; dans le second, *être mordu par son chat* veut dire *être surpris* et l’enchaînement a pour structure ETRE SURPRIS DC CRIER. Le sens d’un énoncé ne sera donc pas simplement décrit pas un enchaînement mais par un enchaînement associé à un schéma argumentatif, un enchaînement désambiguisé. J’appelle “contenu argumentatif” un tel assemblage.

Je reviens à ma question. Comment le sens se construit-il? Comment communique-t-on des contenus argumentatifs? La langue nous fournit deux procédures.

La première, que j’appelle décodage argumentatif, se fonde sur le lexique. Les mots signifient des schémas puis ces schémas sont transformés en discours, sont habillés en discours. Prenons *Pierre est dépensier* ; *dépensier* signifie NEG UTILE PT ACHETE et le sujet grammatical *Pierre* ainsi que le présent grammatical habillent ce schéma et le transforment en *même si quelque chose n’est pas utile, Pierre l’achète*. L’énoncé *Pierre est dépensier* a ainsi, parmi ses contenus argumentatifs, celui constitué de l’enchaînement *même si quelque chose n’est pas utile, Pierre l’achète*, associé à NEG UTILE PT ACHETE.

Mais ce n’est pas la seule procédure. Il en existe une deuxième, que j’appelle interprétation argumentative, et qui se fonde, non plus sur le lexique, mais sur l’entrelacement des mots en énoncés et en textes. C’est là un deuxième moyen que nous fournit la langue pour

exprimer des contenus argumentatifs. Ce ne sont plus les termes eux-mêmes mais leurs connexions qui ont du sens. Prenons *Pierre est en train d'apprendre son cours sur la dérivation des fonctions*: une connexion se fait entre *apprendre* et son complément d'objet direct de sorte qu'est évoqué, directement, l'enchaînement *Pierre a eu un cours sur la dérivation des fonctions donc il est en train de l'apprendre*, sans passer d'abord par un schéma. Mais là ne s'arrête pas la détermination du sens. Il reste, pour comprendre cet énoncé, à associer un schéma à cet enchaînement. Cet énoncé signifie-t-il que Pierre apprend ce cours parce que c'est un cours (Pierre serait, disons, studieux)? Signifie-t-il plutôt que Pierre apprend ce cours parce que les mathématiques sont une matière scolairement importante (Pierre serait plus conformiste, plus arriviste)? L'interlocuteur doit déterminer le schéma. Parfois il est guidé dans la recherche du schéma par le locuteur lui-même, qui ajoute par exemple *il est très studieux, hein?* Mais parfois le locuteur n'ajoute rien et son interlocuteur est laissé libre de déterminer le schéma.

Ces cas d'interprétation argumentative libre m'intéressent particulièrement car ils montrent qu'être interlocuteur ne consiste pas à retrouver ce qu'a voulu dire le locuteur. Il n'y a pas à retrouver son intention – ou, plus exactement, celle de l'acteur parlant. Parler, ce n'est pas nécessairement donner des indices à l'autre pour qu'il calcule un contenu argumentatif. Parler, cela peut être jouer avec l'autre, chercher à deux les contenus argumentatifs, les élaborer ensemble. Une part de la parole heureuse dont je parlais tout à l'heure me semble de ce type.

En deux mots, je dirai que mes recherches actuelles poursuivent le projet d'Austin. Je voudrais comme lui combattre le “fétiche du vrai et du faux”. Parler ne consiste pas toujours à imposer à l'autre ses propres pensées. Cela arrive. Je pense à tous ces couples que l'on voit dans les expositions à Paris, tous ces hommes en train d'expliquer à leur femme ce qu'elles voient, comme si elles n'étaient pas capables de regarder, comme si elles ne connaissaient rien, comme si elles n'avaient pas vu les mêmes expositions qu'eux. Cela existe donc, je l'admets. Mais parler peut être plus varié: on peut ordonner, promettre, baptiser, léguer, faire le prof, faire le maître, militer, témoigner. Et parler peut aussi consister à échanger des mots, choisir des mots, reformuler, préciser, penser ensemble. Etre heureux dirait Starobinski. Je crois que Ducrot voyait la parole comme un combat, une manière de s'imposer à l'autre, fondamentalement malhonnête ; en cela, il restait finalement fidèle au point de vue de la rhétorique, même si, bien sûr, il niait l'existence du logos. Je ne nie pas que la parole puisse être utilitaire. Mais il existe aussi une parole à deux, fraternelle, amoureuse, solidaire, dans

laquelle l'interlocuteur ne se contente pas de décoder mais interprète activement, et je voudrais lui faire une place.

LG: Je vous remercie beaucoup pour cet entretien, Mme Carel. Notre dialogue permanent permet à nous, brésiliens, d'être pleinement au point avec les mises à jour et les développements de la sémantique argumentative, une pratique fondamentale pour l'avancement de nos recherches dans ce domaine.

Comme vous le savez, en plus du groupe de recherche initié et dirigé par le professeur Leci Borges Barbisan, dont je fais partie, la sémantique argumentative est étudiée dans plusieurs universités brésiliennes et suscite l'intérêt de chercheurs de différents sous-domaines de la linguistique. Chaque fois que je dialogue avec des collègues qui travaillent plus directement avec l'énonciation, avec l'argumentation – de n'importe quelle perspective, pas exactement la nôtre –, avec les analystes de discours ou avec les spécialistes du texte, par exemple, je trouve généralement une certaine régularité dans leur rapports, concernant les difficultés de la Théorie de la Polyphonie (cf. Ducrot, 1984). Je ne doute donc pas que TAP et principalement votre travail avec Dinah Ribard résoudront une série de ces difficultés, notamment lors de l'application des concepts à un corpus.

Des entretiens comme celui-ci et celui que nous avons fait l'année dernière (*Signo*, Santa Cruz do Sul, v.44, n. 80, p. 214-230, mai / août 2019) – auxquels vous avez gentiment et magistralement répondu – nous aident beaucoup à clarifier les aspects spécifiques des théories qui constituent la sémantique argumentative et à faire connaître sa manière de s'interroger sur la langue. J'espère que nous aurons de nouveaux dialogues à l'avenir, comme celui-ci, pour réfléchir à nos questions d'intérêt commun. Enfin, au nom des organisateurs de ce numéro thématique de la revue *Conexão Letras*, je vous remercie, encore une fois, de votre importante contribution, Mme Carel!

Références

- CAREL, Marion. *L'Entrelacement argumentatif*. Lexique, discours et blocs sémantiques. Paris: Éditions Honoré Champion, 2011.
- CAREL, Marion. Introduction. In: CAREL, Marion. (Org.). *Argumentation et polyphonie*: de Saint Augustin à Robbe-Grillet. Paris: L'Harmattan, 2012. p. 7-58.

CAREL, Marion; DUCROT, Oswald. *La semántica argumentativa: una introducción a la teoría de los bloques semánticos*. Edición: María Marta Negroni e Alfredo M. Lescano. Buenos Aires: Colihue, 2005.

CAREL, Marion; GOMES, Lauro. A Semântica Argumentativa de nossos dias: questões ligadas às noções de língua, discurso, sentido e enunciação. *Signo*, Santa Cruz do Sul, v. 44, n.80, ago. 2019.

CAREL, Marion; RIBARD, Dinah. L'acte de témoigner. *Antares*, Caxias do Sul, v.11, n. 23, maio/ago. 2019.

DUCROT, Oswald. *Le dire et le dit*. Paris: Les Éditions de Minuit, 1984.

Recebido em: 02/11/2020; Aceito em: 07/06/2021.